

LANGAGES

Penser l'histoire
des savoirs
linguistiques

Hommage à Sylvain Auroux

Textes réunis par
Sylvie Archaimbault
Jean-Marie Fournier
Valérie Raby

ENS ÉDITIONS
2014

- Peirce Charles S., 1978, *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil.
- Ricœur Paul, 1983, *Temps et récit*, Paris, Seuil.
- Robin Régine, 1973, *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin.
- Rosanvallon Pierre, 1986, « Pour une histoire conceptuelle du politique », *Revue de Synthèse*, 1-2, janvier-juin.
- Saussure Ferdinand de, 2003, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Searle John R., 1998, *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard.
- Skinner Quentin, 2002, *Vision of Politics*, 3 volumes (Regarding Method, Renaissance Virtues, Hobbes and Civil Science), Cambridge University Press.
- éd., 1995, *The Return of Grand Theory in the Human Science*, Cambridge University Press.
- Wahnich Sophie, 1997, *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris, Albin Michel.
- Widmer Jean, 1986, *Langage et action sociale. Aspects philosophiques et sémiotiques du langage dans la perspective de l'ethnométhodologie*, Fribourg (Suisse), Éditions universitaires.

Le seuil du langage Intersections épistémologiques à l'époque du comparatisme

Lia Formigari

Que l'on pense à la psyché comme à un piano [...]. Le mouvement qui a lieu dans la conscience [...] est comme la pression sur les touches, mais la véritable exécution [...] a lieu dans l'inconnu de l'intériorité psychique [...]. De même que la pression sur la touche fait vibrer la corde, de même le mot, faisant écho dans la conscience, fait vibrer le contenu mental. (Heymann Steinthal, 1881, p. 434-435)

La métaphore du seuil

Hermann Paul attribuait à Steinthal le mérite d'avoir appliqué à la théorie du langage ce qu'il jugeait être la plus importante découverte de la psychologie moderne : le fait qu'une grande partie des procédures psychiques se déroulent dans « l'obscur région de l'inconscient » (Paul 1920, p. 25). C'est dans cette zone que sont stockées, en attente d'être réactualisées, les traces des expériences passées, et c'est là aussi le lieu d'où sont activés les comportements automatiques qui constituent une bonne part de notre interaction avec le monde, dont l'interaction communicative.

Le seuil du langage, Die Schwelle der Sprache, est une métaphore qu'utilise Steinthal – il en est peut-être l'auteur – pour exprimer l'obsolescence d'une stricte identification entre langage et pensée, entre pensée verbalisée et pensée tout court, une association qui avait jusqu'alors constitué un présupposé, tacite ou non, dans toutes les théories qui visaient à intégrer la pensée verbale sur l'échelle des facultés de l'esprit. Dans leur modèle canonique (par

exemple dans le modèle théorique de Condillac), ces théories considéraient l'avènement de la réflexion et l'apparition des signes conventionnels comme une seule et même chose. Par conséquent, on y concevait les formes de l'intelligence pré-linguistique comme des phases préparatoires de la psychogenèse humaine, et les produits de cette intelligence comme autant de matériaux inertes par rapport à l'activité formatrice de la pensée linguistique. Puis la linguistique romantique avait célébré, avec une emphase majeure encore, ce pouvoir formatif du langage (Humboldt peut ici constituer l'exemple phare) : elle présentait la capacité de pensée verbale (donc de la pensée tout court) non pas comme une phase émergente de l'anthropogenèse, mais comme une donnée originelle de la constitution des humains. Seule la confrontation avec la psychologie empirique du milieu du XIX^e siècle put suggérer aux linguistes philosophes l'idée que les formes pré-linguistiques ne sont pas tant, ou pas seulement, des phases préparatoires de la pensée mais des facteurs toujours actifs de l'intelligence réflexive telle qu'elle s'articule dans le langage. Steinthal, s'appuyant sur la théorie de Herbart et sur les études de psychologie médicale de Hermann Lotze, représente bien ce moment de réorientation.

Ce qui se passe avant le seuil du langage devenait alors essentiel pour comprendre ce qui se passe après. Les processus cognitifs pré-linguistiques devaient être étudiés *in fieri*, à travers l'analyse de la vie mentale de la petite enfance et, chez l'adulte, à travers l'observation phénoménologique des fonctions mentales, normales ou altérées par des pathologies. La découverte dont parle Paul est en effet non seulement le fait que les formes symboliques conscientes sont l'aboutissement final de procédures de formation et de manipulation des représentations activées par des dispositifs mentaux involontaires et en grande partie inconscients, mais que la matérialité du discours est guidée par des pulsions de ce type. Ces deux aspects sont constitutifs de la mécanique psychique, ou *psychische Mechanik* qui est une partie importante de la théorie psychologique de Steinthal (1881, p. 91-165) et de sa transcription linguistique dans les *Prinzipien* de Paul.

À propos du premier aspect – le lien de dépendance entre la pensée linguistique et les formes d'intelligence non verbale –, Steinthal expliquait les catégories de la pensée comme étant des formes dérivées d'une première corrélation topologique entre le sujet et le monde produite par la localisation des perceptions et par la formation d'entités discrètes à partir des substances qui se meuvent et interagissent dans l'espace psychique. C'est à travers cette obscure catégorisation des états quantitatifs que l'enfant atteint l'état de l'intelligence verbale.

Sur le second aspect – l'action constante des pulsions involontaires dans les pratiques linguistiques – Steinthal, dans la lignée de Lotze, contribuait à inaugurer un filon d'études sur les composantes motrices du langage. Le mot

n'est pas une simple association de son et de sens, mais un acte qui suscite une simulation motrice inconsciente, qui entre en jeu dans l'articulation de la voix et, grâce aux composantes gestuelles et physiognomoniques de l'expression, concourt à l'établissement d'une empathie d'actions, de sensations et d'émotions entre les interlocuteurs. Il y a donc une activité motrice incontrôlée qui non seulement amorce matériellement l'acte d'énonciation, mais fait émerger au seuil de la conscience les représentations latentes qui resteraient sinon confinées dans la sphère de ce qui n'est pas verbalisé. Ces représentations, bien que latentes, constituent toutefois la base de la conscience : son tissu de soutien, selon le psychologue Théodule Ribot, un tissu d'où le signe tire son contenu sémantique, sans lequel il resterait à l'état de fantôme psychique. Il s'agit d'un savoir potentiel, selon le médecin et psychologue Salomon Stricker, un savoir assoupi en nous jusqu'à ce qu'il soit activé par le circuit entre les images motrices et les images symboliques de la pensée verbale.

Paul. La constitution du sujet linguistique

Mais, sur ce thème du rôle des processus inconscients dans la constitution de la pensée explicite et verbalisable, qu'on me permette de renvoyer, au-delà de ce bref aperçu, à des textes où j'ai eu l'opportunité d'en traiter de manière plus approfondie (Formigari 2010 ; 2012). Je souhaite ajouter ici une sorte de parenthèse pour esquisser une carte sommaire des théories de l'inconscient sur la période prise en compte. En effet, loin d'être une « invention » des psychologues, ou plus tard de Freud, le thème est bien présent dans la culture de l'époque, sous des acceptions différenciées selon les filons théoriques où il s'inscrit. En Allemagne, une tradition vitaliste liée à la philosophie de la nature de l'époque romantique, présentait l'inconscient comme une force transcendante qui opère de façon aveugle et autonome à tous les niveaux du vivant (sur cet argument voir les essais réunis par Nicholls et Liebscher 2010). Parallèlement, et indépendamment de la version vitaliste, une version cognitive de l'inconscient s'était développée à partir de la tradition de la psychologie médicale. Elle représentait l'inconscient comme un répertoire mental individuel de représentations, associations, savoirs subliminaux et compétences opératoires. Dans cette seconde version et du point de vue des fonctions psychiques, l'inconscient désignait l'ensemble des dispositifs pré-réflexes qui contribuent à l'organisation de l'expérience mais auxquels on n'a pas accès, si ce n'est de façon purement phénoménale, à travers des manifestations empiriques. Du point de vue du contenu, le terme désignait un savoir potentiel, l'ensemble des traces représentationnelles déposées dans la psyché. Mais ici encore, le sujet ne peut rendre compte que du savoir qui émerge au seuil de la conscience.

L'histoire de cette notion concerne en premier lieu le rapport entre la psychologie et la linguistique à l'époque du comparatisme. Elle concerne aussi, d'un point de vue plus général, une problématique de nature épistémologique qui, en raison des progrès techniques de la recherche empirique en psychologie cognitive, est aujourd'hui devenue un point névralgique pour les sciences du langage : dans quelle mesure et à travers quelles médiations les résultats atteints par la psychologie cognitive peuvent-ils être transférés à la description des langues naturelles en tant qu'entités historiques produites par des communautés linguistiques ? Et plus généralement encore : quel est le rapport entre la linguistique philosophique, que l'on peut définir avec Paul comme une science des principes, et la linguistique historique ? Paul focalise son attention sur les nouveaux laboratoires destinés à intégrer et corroborer la technique philosophique des expériences mentales : l'étude de la mentalité infantile, des pathologies linguistiques, des modalités de la mémoire. « Le berceau et l'asile deviennent le laboratoire du psychologue de la seconde moitié du XIX^e siècle », écrivait le jeune Dewey en 1884, à quelques années de la première édition des *Prinzipien*. Ces études offraient de nouveaux matériaux à la réflexion pour les sciences historico-empiriques. Elles confirmaient d'ailleurs partiellement les thèses de la gnoséologie classique (une vision en quelque sorte modulaire des fonctions mentales, le rôle de l'association dans l'élaboration des représentations et dans la création des traces mnésiques) : toutefois elles en bouleversaient certains principes fondamentaux, en premier lieu celui de l'identification entre esprit et conscience.

Paul applique la notion d'inconscient à la constitution des langues naturelles et à leur usage communicatif dans le cadre d'une science des principes qui ne se pose pas comme théorie spéculative en opposition à la recherche historico-empirique ; elle l'accompagne simplement comme une étude, elle aussi empirique, des conditions psychocognitives de la langue. Comme il l'explique dans l'introduction des *Prinzipien* (Paul 1920, p. 1-22), la science qui traite des conditions de possibilité d'un objet historique tel que le langage ne saurait s'opposer à l'étude historique de l'objet lui-même : il s'agit dans les deux cas de recherche empirique. En outre, la science des principes a, dans ce cas, une spécificité qui la distingue des sciences de la nature : de par sa nature nécessairement composite, c'est un « conglomérat » (Paul 1920, p. 2) de sciences ou segments de sciences.

Paul utilise les théories de Steinthal pour ce qui concerne la psychologie individuelle, mais il récusé son projet de psychologie des peuples et en particulier la notion d'« âme collective » ou *Gesamtgeist* (Paul 1920, p. 8-13), fruit d'une réification involontaire, d'un « réalisme inconscient » (Paul 1920, p. 11). Il n'y a aucune communauté transcendante des esprits mais seulement une interaction indirecte, médiatisée par des moyens physiques qui assurent le

partage de l'expérience individuelle accumulée, la coopération, la division du travail. Cette critique contre l'hypostase de la psychologie des peuples est une prémisse essentielle pour la définition du sujet linguistique comme sujet empirique. L'innovation dans l'histoire d'une langue, contrairement à ce qui se passe dans la politique ou l'économie, n'est pas le produit de forces réunies ou d'un partage des tâches : dans chaque cas, il y a un sujet qui élabore une nouvelle forme, légitimée ensuite par l'usage qu'en font les autres membres de la communauté linguistique. Une science des principes reste toutefois possible, car les processus linguistiques se développent chez tous les sujets de façon uniforme. C'est ainsi que se constitue à la fois la condition de l'universalité du langage et la limite qui se pose à la créativité des locuteurs.

Plus proche de Herbart que Steinthal lui-même, Paul définissait donc la psychologie comme une science des relations entre les idées dans la psyché individuelle. Mais puisque les représentations n'ont aucun pouvoir autonome pour se communiquer à d'autres esprits, la transmission n'advient qu'à travers les pratiques communicatives et uniquement grâce aux dispositifs externes : les sons verbaux, les intonations, les signaux de la mimique et des gestes, les représentations visuelles. Le stimulus physique activé lors de la communication ne crée pas le contenu représentationnel, il actualise simplement un contenu latent dans l'esprit de l'auditeur, il crée de nouveaux liens entre les représentations acquises par la voie de l'expérience individuelle, il renforce les liaisons préexistantes, il véhicule des liaisons déjà constituées entre représentations et stimule l'interlocuteur à en produire de nouvelles sans devoir chaque fois répéter consciemment la procédure par laquelle ces liaisons se sont établies. Ces opérations sont d'autant plus efficaces que les signes sont conventionnels, privés de références iconiques dont la perte est une « décharge salubre de lest inutile qui permet la création de l'espace nécessaire à un développement ultérieur » (Paul 1920, p. 16). La métaphore de l'espace mental, que Paul utilise à plusieurs reprises, implique une allusion à la capacité, extrêmement élevée mais pas infinie, d'instituer et de maintenir en activité des liaisons et circuits entre les représentations particulières et les masses représentationnelles déjà constituées : elle implique donc encore une fois la notion d'inconscient cognitif et un seuil entre deux espaces opératifs qui se limitent réciproquement.

Cette approche individualiste comporte une nette réaffirmation du rôle du sujet empirique comme sujet actif dans l'histoire de la langue, comme producteur de formes linguistiques et en même temps « censeur » qui les ratifie ou les expurge. Fort de cette définition du sujet, Paul peut dénoncer la tendance de la philologie comparée vers une réification de la langue, ou de parties de la langue, comme autant d'entités autonomes, capables en soi d'une « histoire ». Le mot, observe-t-il, en tant que produit psychophysique, disparaît en même

temps que le mouvement des organes phonatoires du locuteur, et lorsque s'achève la réception d'une impression auditive chez l'interlocuteur : de sorte qu'entre les énonciations successives du même mot il ne subsiste aucun lien causal si ce n'est le lien constitué par la trace que l'énoncé dépose dans l'esprit des locuteurs. Ce n'est que là que « persiste la trace de ce qui est advenu, prémisses de ce qui peut advenir dans le futur, et c'est seulement en cela que consistent les conditions du développement historique » (Paul 1920, p. 28). Ici encore c'est l'interaction entre les individus, véhicules de la mutation historique, qui assure la continuité et la mutation d'une langue, phénomènes qui ne sont pas imputables à la langue en tant que telle mais aux comportements linguistiques des sujets parlants.

Les composants inconscients de l'activité de parole. La proprioception motrice et la voix

Parmi les processus qui n'affleurent normalement pas à la conscience des locuteurs, on compte le circuit qui s'instaure entre les images acoustiques et les sensations motrices correspondantes, ainsi que notre tendance à nous corriger sur cette base. Ce sont des processus essentiels, car c'est sur ce circuit que se greffe la reproduction de la parole : par ailleurs l'automatisme de ces circuits figure parmi les causes des mutations phonétiques au cours de l'histoire des langues, mutations dont les locuteurs n'ont pas conscience au moment où ils les produisent.

Les modalités inconscientes ont aussi leur importance dans les processus de compréhension. Paul remet en discussion l'idée selon laquelle la compréhension du sens d'une unité linguistique suppose que l'on ait conscience de ses éléments particuliers. Cette conception analytique de la compréhension est une projection de ce qui se passe pour l'écriture, là où les mots apparaissent effectivement isolés les uns des autres et peuvent être ultérieurement décomposés en éléments premiers. Certes, il est vrai que l'invention de l'écriture alphabétique suppose une sorte d'analyse du mot comme élément de la phrase et des différents sons qui composent le mot, de même que pour apprendre à écrire, une sorte d'analyse est bien nécessaire. Mais dans la pratique courante les choses ne se passent pas ainsi. Un mot est un continuum de sons qui ne se décompose que partiellement en syllabes. L'analyse de ce continuum ne peut être que le fruit d'une réflexion métalinguistique en germe, celle qui a accompagné la naissance de l'écriture.

La nature inconsciente des dispositifs qui œuvrent à la production et à la compréhension des sons linguistiques contredit ainsi « toutes les théories qui

supposent la présence dans l'esprit des individus d'une représentation mentale du système phonétique de la langue » (Paul 1920, p. 53). Le répertoire de sons de sa propre langue est au contraire acquis au cours du « stade de l'expérimentation » (Paul 1920, p. 54) de la petite enfance : ce répertoire se stabilise ensuite, mais seulement de façon relative, car personne n'atteint jamais un stade d'uniformité absolue de prononciation pour les diverses occurrences d'un même son. On retrouve dans l'écriture manuelle ce même rapport entre automatisme et déviation par rapport à un standard abstrait. Chacun de nous a une graphie particulière et caractéristique, immédiatement reconnaissable comme lui appartenant : toutefois personne ne trace, chaque fois qu'il écrit, ni les mêmes lettres, ni exactement les mêmes combinaisons de lettres.

Il se passe la même chose dans les mouvements qui produisent les sons. Cette variabilité de la prononciation, qui passe inobservée en raison des limites strictes à l'intérieur desquelles elle oscille, est la clef pour comprendre le fait, sinon incompréhensible, qu'une variation dans l'usage linguistique pour ce qui est de l'aspect phonique se produit sans que ceux chez qui elle se produit en aient le moindre soupçon (Paul 1920, p. 55).

L'image acoustique que l'on tire de l'interaction avec d'autres locuteurs constitue cependant un élément de contrôle relatif, car le sujet tend inconsciemment à se conformer à cette image en y ajustant ses propres comportements moteurs. Ce qui s'oppose à la dérive phonétique d'une langue est justement ce comportement inconscient d'adaptation, grâce auquel le locuteur conforme sa propre sensation motrice à l'image standard de la phonie correspondante qu'il déduit de l'écoute. Comme pour tous les processus d'adaptation, celui entre la sensation motrice (qui est strictement individuelle) et l'image acoustique (qui est un produit social) est une sorte de négociation, de compromis entre l'une et l'autre, d'inconsciente standardisation d'images acoustiques qui peuvent varier, de façon limitée, d'un individu à l'autre.

Les composantes inconscientes de l'activité de parole. Les catégories formelles

Tout comme le répertoire des sons, les contenus représentationnels lexicalisés de la langue et les catégories formelles qui régulent ce matériel sont acquis empiriquement mais de façon non délibérée dans l'interaction communicative. Les formes grammaticales s'organisent dans l'espace mental et y restent normalement à l'état de savoir inconscient. Après les avoir énumérées (Paul 1920, p. 26-27), Paul précise toutefois qu'elles ne doivent pas être identifiées comme des catégories grammaticales qui dérivent d'abstractions conscientes, « bien que d'habitude elles coïncident avec ces dernières ». La variété des occasions

et des modes selon lesquels cette organisation de l'espace mental se produit chez les divers individus constitue un des facteurs qui expliquent « l'extrême variabilité de la langue en général et la formation continue de variantes dialectales » (Paul 1920, p. 28).

Paul consacre le chapitre central de son livre, le chapitre sur l'analogie (Paul 1920, p. 106-119), à ces procédures d'introjection de catégories matérielles et formelles, et à leurs effets dans l'usage concret de la langue. En effet, c'est selon lui le critère primordial de la catégorisation spontanée qui préside à l'apprentissage et à l'usage de la langue. La langue n'est autre, selon Paul, qu'un tissu d'analogies : analogies matérielles (de sons, de sens) et formelles (de fonctions) qui se croisent entre elles d'une façon potentiellement infinie. Il utilise volontiers les termes de « proportion » ou « groupes proportionnels ». « Il n'y a pas de mot, dans aucune langue, qui retombe en dehors de ces groupes » (Paul 1920, p. 109). L'une des erreurs principales de la vieille linguistique est, selon Paul, d'avoir considéré tout acte de parole comme quelque chose qui serait simplement reproduit à partir de données mémorisées, et d'avoir ainsi ignoré l'autre dispositif fondamental de la parole, l'activité combinatoire grâce à laquelle le locuteur produit une quantité de formes verbales et de liaisons syntaxiques « sans jamais avoir la sensation d'avoir abandonné le solide terrain de ce qu'il a appris » (Paul 1920, p. 110). Les nouvelles occurrences sont automatiquement insérées dans le système formel (*Formenkomplex*) : celles qui sont mémorisées à travers des exemples exprimés ne deviennent opératives que lorsqu'elles sont assimilées dans un système d'analogies et commencent à œuvrer de façon automatique. C'est à cet automatisme que l'on doit la régularité systématique de la langue.

Conclusions

Dans la description de Paul, l'inconscient est une puissante machine de transformation de la matière linguistique en formes génératives de nouveaux actes de parole, et d'actes historico-empiriques en structures qui produisent de nouveaux matériaux historico-empiriques. Cette description n'était possible qu'à l'intérieur d'une pratique épistémologique à contre-courant. Dans l'intervalle de temps entre la première et la deuxième édition des *Prinzipien der Sprachgeschichte* de Paul (1880 et 1886 ; cette dernière version, substantiellement réélaboree, présente une rédaction définitive pour les aspects qui nous intéressent ici), Wilhelm Dilthey publie la *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883), une œuvre destinée à sceller pour les années à venir une nette séparation entre les sciences de la nature et les sciences historiques. Pour Paul, qui entendait justifier son programme d'une linguistique comme science his-

torique mais aussi naturelle, le problème était d'une importance cruciale. Si, d'une part, il réaffirmait la distinction entre les sciences naturelles et les sciences historiques, sur un autre versant il les unifiait du point de vue de la méthode : toutes deux sont des sciences empiriques et, ce qui est plus important, les phénomènes historiques sont selon lui réglés par des lois naturelles, notamment celles de la psychologie. S'opposant à la thèse proclamée par la philosophie vitaliste, ou *Lebensphilosophie* – selon laquelle une science de l'esprit ne saurait se configurer comme une étude de lois naturelles – la recherche de ces lois devenait pour Paul un principe opératif de l'épistémologie linguistique.

Dès les premières pages de son essai, il précise qu'il y a des domaines épistémologiques qui, loin d'imposer une nette séparation, exigent un concours conjoint des sciences historiques et des sciences de la nature. Toute science historique, dont celle qui se penche sur le langage et les langues, doit être accompagnée d'une *Prinzipienlehre*, une étude des conditions de l'objet en question. Plus encore : aucun objet historique ne peut être traité selon la méthode d'une seule science naturelle, d'une seule et unique science empirique, puisque des forces hétérogènes entrent en jeu dans tout phénomène historique. Les sciences naturelles peuvent isoler une force particulière et l'étudier en tant que telle, alors que toute science des principes qui se donne pour objet des phénomènes historiques doit placer son étude juste aux intersections des diverses forces, étudier comment ces croisements concourent à une fin commune sur la base d'une action réciproque et stable (Paul 1920, § 1, p. 2), et s'approprier les résultats de ces approches au-delà d'une simple juxtaposition de résultats. En outre, une science historique ne peut jamais se représenter son propre objet comme une unité achevée, comme c'est le cas pour les sciences exactes. Bien au contraire, elle doit reconstruire la façon dont un événement donné est conditionné par l'événement précédent ; elle doit pour ainsi dire établir une sorte de causalité locale dans l'enchaînement des faits (Paul 1920, § 12, p. 24-25). Dans le cas de la *Sprachgeschichte*, c'est-à-dire de l'étude historique des langues, elle doit étudier la façon dont, dans le cadre de l'intelligence générale, une intelligence spécifiquement linguistique a pu voir le jour, et doit analyser les façons de se manifester de cette intelligence dans la réalité historique des langues.

Si Paul rejette explicitement le réalisme inconscient théorisé par les partisans de l'âme du peuple, ou *Volkseele*, en tant que subjectivité transcendante, il ne rejette pas moins la réification de la langue comme entité autonome des naturalistes à la *Schleicher*. Bref, il manifeste une aversion paritaire pour les deux solutions opposées et inconciliables de la linguistique de son époque : l'historicisme et le naturalisme. Son éclectisme épistémologique marque donc une inversion de tendance importante par rapport à la séparation pratiquée à partir de l'époque romantique entre la linguistique des philosophes et la

linguistique des linguistes, entre l'étude des conditions abstraites du langage et l'histoire des langues. La lutte contre « le vieux dualisme entre philosophie et sciences » constitue un point essentiel du programme scientifique de Paul : une orientation à poursuivre « de toutes nos forces » (1920, p. 12, note). Dans un autre contexte et quelques années auparavant, Michel Bréal (1866) avait déjà posé le même problème lorsque, distinguant entre la forme et la fonction des mots sur le plan théorique, ainsi qu'entre la philosophie du langage et l'histoire naturelle de la parole sur le plan de la méthode, il affirmait : « C'est la réunion de ces deux méthodes qui constitue la grammaire historique. L'objet de cette science est de rechercher dans l'esprit de l'homme la cause de la transformation des idiomes » (Bréal, 1866 ; 1995, p. 91 ; sur cet aspect de la théorie de Bréal, voir Formigari, à paraître).

Si l'on relit les *Prinzipien* de Paul et que l'on se remémore la thèse de Bréal, on est frappé de constater à quel point leurs propositions – une intégration entre d'une part l'étude génétique des pratiques linguistiques à partir des conditions et fonctions mentales et psychiques, et d'autre part l'étude des lois et des formes systémiques – ont pu rester lettre morte au cours du xx^e siècle. Leur exigence ne pouvait trouver droit de cité dans une philosophie du langage qui excluait de sa thématique l'historicité des langues, et moins encore dans une linguistique qui se concentrait sur l'étude des formes et représentait la langue (je cite encore Bréal hors contexte) comme un système où « tout s'enchaîne sans qu'aucun agent personnel n'intervienne de façon visible » (1866 ; 1995, p. 92). Il nous reste à nous demander si l'on pourrait aujourd'hui répondre à leur requête en vue d'une conciliation entre la science des conditions des phénomènes et celle de phénomènes eux-mêmes, au nom de l'accessibilité empirique des unes comme des autres.

Traduit par Mathilde Anquetil

Références

- Bréal Michel, 1866, « De la forme et de la fonction des mots », *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, IV, 5, p. 65-71. Aussi dans : [1995] *De la grammaire comparée à la sémantique. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*, Piet Desmet et Pierre Swiggers éd., Louvain/Paris, Peeters, p. 90-96.
- Dewey John, 1884, « The new psychology », *Andover Review*, 2, p. 278-289. En ligne : [<http://psychclassics.yorku.ca/Dewey/newpsych.htm>].
- Formigari Lia, 2010, « La genèse motrice de la parole », *Sciences du langage et psychologie à la charnière des 19^e et 20^e siècles, Histoire Épistémologie Langage*, 32/2, p. 23-36.
- 2012, « Forma, funzione, reificazione. Considerazioni in margine a Dei suoni e dei sensi », *Trauardi e prospettive nelle scienze del linguaggio : riflessioni con Fede-*

- rico Albano Leoni, , Francesca Dovetto, Valeria Micillo, Elda Mordicchio éd., Rome, Aracne.
- à paraître, « Heymann Steintal. Language and the making of the mind », *Bli-tyri. Studi di storia delle idee sui segni e le lingue*, I, S. Gensini et G. Manetti éd. Nicholls Angus et Martin Liebscher éd., 2010, *Thinking the Unconscious. Nineteenth-century German Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Paul Hermann, 1920 [1880], *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle/Saale, Max Niemeyer.
- Steintal Heymann, 1972 [1881], *Abriss der Sprachwissenschaft, I. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*, réimp. Hildesheim/New York, G. Olms.